

## La poésie - « Naissance, vie et mort de l'amour »

### Charles BAUDELAIRE, *Les Fleurs du Mal* (1857) « A une passante »

La rue assourdissante autour de moi hurlait.  
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,  
Une femme passa, d'une main fastueuse  
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet ;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.  
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,  
Dans son oeil, ciel livide où germe l'ouragan,  
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair... puis la nuit ! - Fugitive beauté  
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,  
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?

Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! jamais peut-être !  
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,  
Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !

### Paul ELUARD, *Le Phénix* (1951) « Je t'aime »

Je t'aime pour toutes les femmes que je n'ai pas connues  
Je t'aime pour tous les temps où je n'ai pas vécu  
Pour l'odeur du grand large et l'odeur du pain chaud  
Pour la neige qui fond pour les premières fleurs  
Pour les animaux purs que l'homme n'effraie pas  
Je t'aime pour aimer  
Je t'aime pour toutes les femmes que je n'aime pas

Qui me reflète sinon toi-même je me vois si peu  
Sans toi je ne vois rien qu'une étendue déserte  
Entre autrefois et aujourd'hui  
Il y a eu toutes ces morts que j'ai franchies sur de la paille  
Je n'ai pas pu percer le mur de mon miroir  
Il m'a fallu apprendre mot par mot la vie  
Comme on oublie  
Je t'aime pour ta sagesse qui n'est pas la mienne  
Pour la santé

Je t'aime contre tout ce qui n'est qu'illusion  
Pour ce coeur immortel que je ne détiens pas  
Tu crois être le doute et tu n'es que raison  
Tu es le grand soleil qui me monte à la tête  
Quand je suis sûr de moi.

### Louis ARAGON, *Elsa* (1959)

Tandis que je parlais le langage des vers  
Elle s'est doucement tendrement endormie  
Comme une maison d'ombre au creux de notre vie  
Une lampe baissée au coeur des myrrhes verts  
Sa joue a retrouvé le printemps du repos  
Ô corps sans poids posé dans un songe de toile  
Ciel formé de ses yeux à l'heure des étoiles  
Un jeune sang l'habite au couvert de sa peau  
La voilà qui reprend le versant de ses fables  
Dieu sait obéissant à quels lointains signaux  
Et c'est toujours le bal la neige les traîneaux  
Elle a rejoint la nuit dans ses bras adorables  
Je vois sa main bouger Sa bouche Et je me dis  
Qu'elle reste pareille aux marches du silence  
Qui m'échappe pourtant de toute son enfance  
Dans ce pays secret à mes pas interdit  
Je te supplie amour au nom de nous ensemble  
De ma supplicante et folle jalousie  
Ne t'en va pas trop loin sur la pente choisie  
Je suis auprès de toi comme un saule qui tremble  
J'ai peur éperdument du sommeil de tes yeux  
Je me ronge le coeur de ce coeur que j'écoute  
Amour arrête-toi dans ton rêve et ta route  
Rends-moi ta conscience et mon mal merveilleux

### Robert DESNOS, *Corps et biens* (1930) « J'ai tant rêvé de toi »

J'ai tant rêvé de toi que tu perds ta réalité.  
Est-il encore temps d'atteindre ce corps vivant et de  
baiser sur cette bouche la naissance et la voix qui m'est  
chère ?

J'ai tant rêvé de toi que mes bras habitués, en  
étreignant ton ombre, à se croiser sur ma poitrine ne se  
plieraient pas au contour de ton corps, peut-être.  
Et que, devant l'apparence réelle de ce qui me hante et  
me gouverne depuis des jours et des années, je  
deviendrais une ombre sans doute.

Ô balances sentimentales.

J'ai tant rêvé de toi qu'il n'est plus temps sans doute que  
je m'éveille. Je dors debout, le corps exposé à toutes les  
apparences de la vie et de l'amour et toi, la seule qui  
compte aujourd'hui pour moi, je pourrais moins  
toucher ton front et tes lèvres que les premières lèvres  
et le premier front venus.

J'ai tant rêvé de toi, tant marché, parlé, couché, avec  
ton fantôme qu'il ne me reste plus peut-être, et  
pourtant, qu'à être fantôme parmi les fantômes et plus  
ombre cent fois que l'ombre qui se promène et se  
promènera allègrement sur le cadran solaire de ta vie.

### Paul VERLAINE, *Poèmes saturniens* (1866) « Rossignol »

Comme un vol criard d'oiseaux en émoi,  
Tous mes souvenirs s'abattent sur moi,  
S'abattent parmi le feuillage jaune  
De mon coeur mirant son tronc plié d'aune  
Au tain violet de l'eau des Regrets,  
Qui mélancoliquement coule auprès,  
S'abattent, et puis la rumeur mauvaise  
Qu'une brise moite en montant apaise,  
S'éteint par degrés dans l'arbre, si bien  
Qu'au bout d'un instant on n'entend plus rien,  
Plus rien que la voix célébrant l'Absente,  
Plus rien que la voix -ô si languissante !-  
De l'oiseau qui fut mon Premier Amour,  
Et qui chante encor comme au premier jour;  
Et, dans la splendeur triste d'une lune  
Se levant blafarde et solennelle, une  
Nuit mélancolique et lourde d'été,  
Pleine de silence et d'obscurité,  
Berce sur l'azur qu'un vent doux effleure  
L'arbre qui frissonne et l'oiseau qui pleure.